

Le Figaro

15 juillet 2019

Fabienne Verdier, la calligraphie au sommet

ARTS Formée en Chine, l'artiste a grimpé sur la Sainte-Victoire avec ses pinceaux géants. Le Musée Granet à Aix lui offre sa première rétrospective.

S

ARIANE BAVELIER
@arianebavelier
ENVOYÉE SPÉCIALE À AIX

on pinceau court après le mouvement. Cela se voit dans la rétrospective - la première française - que lui consacre le Musée Granet à Aix. Dans ses œuvres regroupées par recherches au fil des salles, les idéogrammes sagement rangés des débuts s'échappent en boucles et en folles calligraphies. Cela se voit aussi dans la manière dont l'exposition essaime dans la ville. À la Cité du livre, une installation sur la manière dont la musique fait vibrer son pinceau. Au Pavillon Vendôme, un film somptueux sur ses *walking paintings* et la présentation de l'atelier nomade, les 350 kg de matériel qu'elle a fait monter à dos d'hommes et d'ânes en haut de la Sainte-Victoire, pour peindre sur le motif.

À Granet, la dernière salle, celle qui clôt l'itinéraire de quarante ans de recherches, expose ces tableaux de la montagne, érigée en quelques traits noirs sur fonds blancs, jaillis d'elle-même, sait-elle encore comment ? « Chaque fois que j'y suis montée, la météo était détestable. J'ai eu de la grêle et

du vent à 85 km/h », se souvient-elle. Elle ne sait plus comment elle a réussi à manœuvrer l'énorme pinceau de 25 kg, plongé dans plus du double de peinture. Ni comment elle a pu installer entre les racines des pins, à Bibémus ou à la Brèche des Moines, les dix mètres carrés des pinceaux de bois marouflés sur lesquels elle se tient debout pour peindre, tandis que le pinceau est suspendu à une structure verticale. Mais elle se souvient que la grêle a laissé ses stigmates dans la viscosité de la peinture et que le vent a imprimé les coulures. « Ma vie est une succession d'enfermements très ascétiques où je me suis mise en introspection au défi de divers thèmes. J'ai eu envie de revenir sur le motif, voir ce qui pouvait se passer », confie-t-elle.

Sourire d'une douceur têtue et profil en lame de couteau, Fabienne Verdier prise les immersions radicales. À 18 ans, parce qu'elle ne comprenait pas qu'on lui demande aux Beaux-Arts de copier un buste de Beethoven au lieu de lui apprendre à saisir le vol des oiseaux, elle a pris un aller simple pour la Chine. Dix ans de rang, dans le pays communiste des années 1980, elle a appris à tracer un trait auprès du maître Huang Yuan, détenteur des tra-

ditions millénaires de la calligraphie. Elle a consigné dans *Passagère du silence* (Albin Michel) cette expérience extrême qui lui a appris son art. « Il m'avait enseigné que, comme dans la musique, la forme est en constant devenir, en constante transformation. Puis transmis cet autre regard où le végétal, le minéral, l'eau, l'air et les songes correspondent dans un flux. Et où l'acte de peindre consiste à capter d'un trait le sur-

“Capter d'un trait le surgissement de l'être”

FABIENNE VERDIER

gissement de l'être avec le liquide qui s'écoule du pinceau. » Elle était rentrée en France depuis longtemps lorsqu'elle a eu la nouvelle de sa mort. En hommage, elle a figuré un trait noir épais comme un corps vivant avec une ossature, un système sanguin et une peau. Il trône au Musée Granet. Sa dernière œuvre en noir et blanc avant ses « Sainte-Victoire ».

« Je suis tombée en amour avec ce lieu », dit-elle. Avant de le peindre, elle l'a arpenté, réalisé trois cents dessins qui seront exposés cet automne au Musée Granet.

Galerie Lelong & Co.

Paris – New York

En guise de guide, Bruno Ély, directeur du musée aixois, et qui, à force de vivre dans le paysage de Cézanne, en est devenu un des plus passionnants exégètes. « *Nous avons parlé de cette manière qu'il avait de prendre la matière sur de la soie de porc pour construire la réalité à travers l'impressionnisme ou le cubisme.* » Et soulever ainsi le voile. La montagne n'est pas une représentation du réel telle que pratiquée par la peinture classique mais la lumière saisie dans une expérience vibratoire avec des formes qui surgissent du vide. « *En somme, quelques atomes en mouvement tant il est vrai que ce qui se lit dans un tableau est ce qui n'est pas peint* », résume l'artiste. Qui s'est souvenue de la lenteur avec laquelle Cézanne posait chaque touche de peinture sur la toile. Pouvant les espacer de longs quarts d'heure, construction précise et infiniment lente de la main et du regard.

Fabienne Verdier travaille, elle, dans la fulgurance. Elle met infiniment de temps à préparer ses toiles, sa peinture, puis le geste jaillit. Depuis l'expérience chinoise, elle a construit son propre savoir-faire. Convié la couleur, changé l'échelle de ses pinceaux et de ses œuvres. Peindre avec la main droite ne lui suffisait plus. Elle a

créé un énorme pinceau qu'elle guide avec tout son corps, sourcier, à l'affût des vibrations secrètes du monde.

En même temps, elle retrouve l'amour des maîtres italiens et flamands qui l'avaient autrefois guidée vers la peinture. Au Musée Groeninge de Bruges, un long tête-à-tête avec le portrait de l'épouse de Van Eyck, Margareta, lui révèle la géométrie fractale. Et l'incite à inventer un moyen de tracer des boucles et de donner de la vitesse à son énorme pinceau : elle le relie à un guidon de vélo : « *Pour saisir la fulgurance de l'énergie qui surgit du vide, il faut pouvoir aller très vite* », dit-elle, émerveillée de retrouver dans la coiffe de Margareta qu'elle transpose la même onde qui soulève la vague d'Hokusai.

Ce faisant, l'artiste se demande à quoi elle est connectée. « *À la géométrie naturelle* », lui explique l'astrophysicien Trin Xuan Thuan. « *Les formes dans l'univers sont façonnées par la gravité, tout est flux, impermanence, circulation de l'harmonie.* » Alors que ses détracteurs pensent qu'elle peint vingt ans après l'expressionnisme abstrait ce que Kooning, Pollock ou Motherwell ont réalisé, elle assure faire résonner le cosmos dans son geste de peintre. ■



Fabienne Verdier au travail au pied de la Sainte-Victoire.

PHILIPPE CHANCE/MUSEE GRANET